

ÉMILE LEFORT

Emile Lefort est né à Luxembourg, le 28 mars 1914. Il est mort au sortir du camp de Mauthausen. Le 5 avril 1944. Sa brève existence, toute entière remplie par l'étude, la foi, l'amitié, le patriotisme, constitue un très haut exemple.

Je ne m'étendrai ni sur sa famille – son père, qui avait été ministre, était mort jeune et fut l'un de ceux qui demandèrent à Clemenceau, en 1919, l'union économique avec la France, et sa grand-mère avait été décorée de la médaille de la Reconnaissance française pour l'aide apportée à notre pays, de 1914 à 1918 – ni sur ses études. Il entra à l'École des chartes en 1934 et fut nommé archiviste paléographe en 1939. Outre nos disciplines, il aimait le latin, surtout Catulle, la littérature française, surtout Montaigne, la philosophie, la musique.

Lorsque vint la guerre et les revers, il s'engagea dans la légion luxembourgeoise, que la perte de Paris ne permit pas de constituer. Dans l'espoir qu'elle se formerait encore, il refusa de partir à Londres avec le ministre des Affaires étrangères du grand-duché. Il voulait combattre sur notre sol et ne quitta Paris qu'à la veille de l'entrée des Allemands. Après l'armistice, il offrit ses services à la Direction des Archives de France. Le projet n'aboutissant pas, il regagna Luxembourg à la fin de 1940.

Ici commence son activité clandestine. On vit alors ce jeune homme, toute finesse et toute distinction de nature, voué, semblait-il, aux spéculations de l'esprit, se muer en héros souriant.

A la place de la direction des Archives de son pays qui lui avait été promise, il eut un petit emploi à la Bibliothèque nationale du grand-duché. Un poste plus important risquait de l'obliger à prêter serment à Hitler : ce qu'il se refusait à faire. Son ami, le directeur Frieden, aujourd'hui ancien ministre de l'Éducation nationale, qui fut comme lui déporté, lui donna ainsi le moyen d'abriter – hélas ! pas jusqu'au bout – son activité de résistant.

Il composait des tracts, des chansons, en français. Il les produisait lui-même à la machine, les mettait lui-même à la poste, prenant tous les risques. Il faisait plus. Des rapports destinés aux alliés à Londres étaient rédigés par ses soins. Ils portèrent plus d'une fois d'utiles renseignements. La radio de Londres en faisait état. Lorsque nous entendions : *Montaigne a dit*, c'était lui Montaigne. Nous ne le savions pas alors.

Un jour, se sachant menacé, je le fis établir, mais l'émissaire qui devait lui porter n'est, hélas ! jamais venu. C'était celui qui portait les rapports clan-

destins à Montpellier, d'où ils gagnaient Londres. L'émissaire fut arrêté et avec lui toute filière. Le calvaire commençait.

En voici les étapes. Arrêté à la mi-janvier 1944, on l'incarcère à la prison de Trèves, puis à Usingen, près de Francfort. Le 27 février, il demande qu'on lui envoie un missel. Transféré au camp de concentration de Hintzert, il se trouve à la prison de Wittlich le 16 août 1944, à Ziegenhain près de Cassel le 20 septembre, le 15 octobre à Brautzen. Il séjourne à la prison de Maitlingen, au sud d'Eisenach.

Le début de décembre 1944 le trouve en Autriche, près de Linz, au camp sinistre mémoire de Mauthausen. Il y séjourne dans des conditions trop affreuses et trop connues pour qu'il soit besoin de les évoquer. Lors de l'avance russe, les Allemands font, à marches forcées, évacuer le camp. Epuisé par sa captivité, il n'a plus la force d'avancer. Il le sait. Il sait aussi ce qui l'attend et d'assoit au bord de la route. On l'abat le 5 avril 1945 : deux jours au plus tard, il eût été libéré par les alliés.

Voici le récit de sa mort par un des compagnons de sa captivité, qui lui croyait, au reste, non pas Luxembourgeois, mais Français :

« Nous avons fui Vienne le 1^{er} avril 1945, radieuse journée pascalle qui nous donnait les plus beaux espoirs. Nous avons franchi St.-Pölten et étions à 35 km. Le soir, du départ, de Vienne, que les Russes occupaient ce jour-là. Le lendemain, nous étions poussés lamentablement, à coups de mitrailleuse, vers l'inconnu montagneux du Tyrol, car les Russes, le soir même, entraient à St.-Pölten. Vous raconter l'itinéraire exact, cela me serait difficile, je ne pourrais le reconstituer que sur carte détaillée. Le 3, le 4 ou le 5, étions-nous à Frankenfels, c'est certain, mais je ne puis encore donner la date exacte.

« Sur la route tragique, les défaillants s'asseyaient ou tombaient pour recevoir la balle horriblement salutaire dans la nuque. Soudain, je vois, assis sur le talus, avec un calme tragique, nous regardant fixement, sans rictus, comme s'il se reposait d'une légère défaillance, Lefort. Comme à tous, je lui hurle désespérément les mots de réconfort, ces mots dramatiquement crus par lesquels on secoue l'être le plus passif dans un orgueil d'homme, d'être raisonnable. Mais je vois que Lefort a poussé sa résistance à l'extrême limite qu'on puisse réclamer au physique : il attend calme, horriblement calme.

« Que se passe-t-il ? Je continue automatiquement, la tête basse, à m'accrocher farouchement à la route : c'est dur, car j'ai cinquante-huit ans. Une minute plus tard, un coup ouaté, un deuxième... là-bas, à quelque 100 mètres en arrière. C'est tout. »

Durant le long martyre de sa captivité, deux sentiments l'avaient soutenu : une foi catholique profonde qui s'exprima jusqu'à la fin dans ses dernières lettres aux seins ; un patriotisme ardent, où s'unissaient le loyalisme luxembourgeois et l'amour de la France. Le sacrifice auquel il eût pu se soustraire en acceptant la domination allemande fut la conséquence d'un choix dicté par ses convictions.

En le saluant comme une des glorieuses figures de notre Ecole, comment ne pas rappeler son œuvre, trop courte: sa thèse sur *L'avouerie ecclésiastique en Luxembourg, du Xe au XIIIe siècle*, sa publication du poème français de Michault Taillevent sur la prise de Luxembourg par Philippe le Bon en 1443, dans les *Cahiers luxembourgeois* (1938), et son étude sur *Une charte partie de 996*, parue dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes* (1939)?

La mort est venue transformer un jeune historien luxembourgeois en héros. Quelle place plus grande et plus haute aurait pu lui gagner une plus longue vie!

ROBERT BARROUX.

SOURCE:

In: Bibliothèque de l'École des Chartes : revue d'érudition, publiée par la Société de l'École des Chartes et consacrée spécialement à l'étude du moyen âge. – Paris : Librairie Henri Didier, 1947. - Vol. CVI (années 1945-1946), 2e livraison. - P. 420-422